



ÉDITIONS D'EN BAS, 2015

Irena Brežná, trad. de l'allemand
par Laurent Vallance

Du meilleur des mondes

ISBN 978-2-8290-0480-3

137 pages
14 €

RÉCITS
D'ENFANCE

DU MEILLEUR DES MONDES

« Je suis pendue au portique où l'on bat les tapis, la tête en bas, les bras ballants, je saute à terre et je m'incline. Dans notre cour, où je suis artiste, ma mère et ma grand-mère battent les tapis d'Orient et détournent leur visage de la poussière tourbillonnante de notre vie. Je recueille les applaudissements des voisins et des enfants de la cour. Un spectateur s'approche de moi et soupire : Oh ! enfance bienheureuse, plus tard, ce paradis aura disparu. Je ne crois pas aux paroles de ce sot et m'enfuis en courant... » C'est que Jana est une fillette qui bouillonne d'idées et ne s'en laisse pas conter. Généreuse, patriote, hardie, à l'imagination débridée, elle n'a aucun mal à se mettre à la place d'une poule ou d'une pierre et mène des conversations avec les arbres. Pleine de sollicitude, elle prend soin d'enterrer les oiseaux morts devant la buanderie, et de déclamer sur leur tombe fraîchement creusée quelque poésie révolutionnaire. Éprise de grandeur, elle ne peut supporter cette manie qu'ont les gens de son pays de tout minimiser, utilisant des diminutifs pour tout, y compris pour son propre prénom, comme si Janka pouvait être un nom de cheffe de bande ! Mais parfois l'assaille le sentiment d'être arrivée trop tard : « la guerre est finie, la Grande Révolution aussi et nos prolétaires sont déjà libres. Le plus important est fait. Il n'y a plus qu'à être heureux et c'est terriblement difficile. »

Ce « meilleur des mondes », c'est la Tchécoslovaquie du début des années 1960. Certes, l'enthousiasme de la fillette ne semble pas partagé par tous et les contradictions ne manquent pas dans son quotidien de « fille d'élément bourgeois » qui va à la messe et apprend le piano. « Le dimanche au déjeuner je raconte que le camarade président se sacrifie pour nous. Mon père rougit, grand-mère ressert de la soupe au coq et dit qu'on ne parle pas à table. » Ah quelle famille rétrograde ! Le père

ne revient à la maison que pour les week-ends : il n'est plus avocat et construit des ponts, afin de devenir, en côtoyant des prolétaires, un « homme conscientisé ».

Un beau jour, la mère disparaît : elle est emprisonnée pour avoir projeté d'émigrer ; elle reviendra bientôt, avec l'été, encore plus belle qu'avant. Passons vite sur le grand frère : c'est un lâche et un balourd, un abruti qui ne pense qu'à la rouer de coups. Heureusement, veillent sur elle des grands-parents attentifs et diligents. Et puis, il y a les copines, son ami Peťo avec qui elle se réfugie dans le vieux prunier de la cour pour y discuter de grandes choses.

Mille et une pensées roulent sans cesse et se bousculent derrière ce haut front bombé caché par une frange épaisse que sa mère aime arranger d'un geste affectueux. « Souvent, je pense derrière mon front bombé les pensées des autres, qui m'assaillent de partout, et je les garde. Je suis une collectionneuse de pensées. » Mais devoir se rappeler de choses petites, étriquées, l'ennuie prodigieusement, comme celles qu'elle doit acheter quand on l'envoie faire les courses : « Du sucre et de la farine, dois-je répéter. Du sucre et de la farine, ce ne sont pas des pensées : les mots de ce genre me fatiguent, et mon regard reste fixé en l'air. On me rappelle à l'ordre : Regarde-moi. C'est douloureux de faire descendre son regard et de rétrécir ses pupilles écarquillées sur les choses proches. En chemin vers le magasin, des pensées se mélangent l'une après l'autre au sucre et à la farine, et dans la file, je les roule en tous sens, tant et si bien qu'il ne reste plus trace de la farine ni du sucre. Par contre, de nouvelles pensées naissent, et j'achète du sel. »

Tout à fait consciente du danger qui plane sur la tête de chacun et des précautions à prendre (« Chez nous, volent dans l'air des mots dangereux qui se déposent sur l'un ou sur l'autre comme la suie de la locomotive »), Jana observe au quotidien l'hypocrisie qui est de mise dans les relations,

ne pouvant que constater l'ambiance de suspicion généralisée. Ainsi, une certaine expérience est-elle requise pour savoir s'y prendre avec cette catégorie de personnes à l'air aimable, appelés « mouchards » : on doit les remercier, leur glisser un pourboire malgré leur mine offusquée, avant de marmonner « salauds » dans leur dos en prenant bien garde au sens du vent. Cette sorte de schizophrénie propre aux régimes dictatoriaux, Jana la ressent au plus profond d'elle-même et s'en arrange à sa façon, souple et naïve. Aussi, quand elle va à la messe avec sa grand-mère, s'efforce-t-elle d'oublier que « l'ancien Dieu » n'existe pas pour lui adresser ses vœux les plus chers. Quant à la dissociation maison/école, elle en fait une affaire de vocabulaire : « Dans ma tête j'ai érigé une cloison : à droite, les mots de la famille et à gauche, les mots de l'école. Il y a deux mondes et deux langues et chaque jour je fais le va-et-vient entre les deux comme un agent double. Si je suis excitée ou fatiguée, un mot s'échappe dans le monde d'à côté et c'est un tel dérapage qui pourrait avoir conduit maman en prison. Ce n'est pas facile de vivre dans un pays heureux. »

Si de mauvaises pensées lui viennent au lever, la persuadant qu'elle ne vaut rien et lui attribuant la faute de tout ce qui va mal en ce monde, les petits pains frais au pavot et la chicorée ont vite fait de les chasser, la confiance reprend le dessus : faiseurs de chagrin et rabat-joie n'ont qu'à bien se tenir ! « Mon objectif est de combattre l'absence d'objectif où que je la trouve », mais force lui est de constater : « c'est éprouvant et je suis la seule à le poursuivre. » Le sens finit bien vite par se mordre la queue, et la fillette s'amuse elle-même à faire tourner les pensées en rond jusqu'à l'équivalence – c'est mal et ce n'est pas mal, c'est là et ce n'est pas là –, jusqu'à l'absurde, jusqu'au rire. Et, certes, le comique est présent à chaque page, par les rapprochements qui vont de soi pour elle

(l'autocritique et la confession, les actualités et la messe, les centrales et les églises), par sa façon enfantine de raisonner et d'interpréter les faits mais aussi sa grande lucidité. Maudire ceux qui cherchent à fuir le pays tout en louant le progrès qui doit venir à bout de l'obscurité et de l'obscurantisme, peut l'amener à déclarer, rayonnante de candeur et d'enthousiasme : « Je veux rester pour toujours dans notre arrière-cour et être progressiste ! »

L'ironie mordante, ici à l'œuvre du début à la fin, et dans chaque phrase, rappellera inévitablement la façon de faire de Jaroslav Hašek, et la franchise piquante de Jana, le mélange inextricable de ruse et de naïveté du brave soldat Chvëik, ce personnage bien connu de tous les Tchèques incarnant l'esprit de résistance, ainsi que l'innocence et l'optimisme à toute épreuve du boulanger Jan Marhoul, autre personnage inoubliable de Vladislav Vančura. Ici, ce n'est pas un prétendu idiot, un simple d'esprit qui parle mais un enfant qui s'imagine que les âmes, comme les vers de terre, peuvent repousser. Or, cette foi est redoutable, cette allégresse, éminemment dangereuse, la sincérité et la droiture peuvent être dévastatrices et l'excès de zèle, subversif, qui prennent à défaut ceux-là même qui les prônent, mettant à jour les faux-semblants, faisant éclater les connivences, renvoyant nez à nez les opposés et renversant à coup sûr, en en faisant l'éloge, quelque système que ce soit.

Irena Brežná est née à Bratislava en 1950, elle émigre en Suisse en 1968, fait ses études à Bâle et s'y installe pour travailler comme journaliste indépendante, s'engageant dans plusieurs projets humanitaires, militant notamment pour la libération des prisonniers politiques soviétiques au sein d'Amnesty international. Elle écrit, en allemand, récits, essais et reportages, mais seuls deux de ses romans sont traduits en français à ce jour. *L'Ingrate venue d'ailleurs* (Éditions d'en bas, 2014), qui a reçu le prix fédéral suisse de littérature, peut se

lire comme la suite du *Meilleur des mondes* ; il conte les multiples difficultés que rencontre une jeune femme exilée en Suisse dans les années 1970, mais qui, devenue plus tard interprète des requérants d'asile pour les autorités, trouvera dans ce va-et-vient entre les cultures et par le biais des histoires tragiques dont elle se fait le passeur, une relation plus apaisée avec son pays d'accueil.

Quand Jana joue du piano, elle le fait en pionnière : « J'avance en tâtonnant sur les touches blanches comme dans un paysage de neige inexploré, tirée par des chiens de traîneau blancs, me risque sur les touches noires comme si je grimpais sur des collines tropicales nues et brûlées, appuie tantôt sur une blanche, tantôt sur une noire, tantôt brièvement, tantôt longuement, et je note les étapes de mes expéditions note après note dans un cahier secret. Personne ne lit mon journal musical. J'ai constaté que les choses qui n'intéressent que moi sont enveloppées d'une couche protectrice. Il existe des codes secrets, des langues secrètes, et il existe une vie secrète et des liens subtils entre les icebergs et les collines de la savane carbonisée par le soleil. Il existe des mélodies qui attendent de relier des mondes, le noir et le blanc, l'aigu et le grave ou le mi grave et le mi aigu. » Alors, si l'on considère comme la plus grande aventure qui soit de relier deux mondes qui s'opposent, le désir de Jana qui est d'être une héroïne ne s'est-il pas tout à fait réalisé ? Une fois tournée la dernière page de son cahier secret, comme nous manque déjà sa voix de petite fille, claire et brave !

Françoise Le Bouar